

“ Nga, Nga, parle-moi de ton pays ”

Nga

Mon pays c'est le Vietnam. C'est un pays tropical. J'y suis née et j'ai vécu là-bas presque toute ma jeunesse. J'habitais à Cholon, la sœur jumelle de Saïgon qui est un grand port. C'est au sud du pays dans le delta du Mékong, le long de la rivière Saïgon. Les deux villes se touchent. Aujourd'hui, Saïgon s'appelle Hô-Chi'Minh-Ville et Cholon est la ville commerçante dont le nom signifie : Le grand Marché. Jour et nuit, des jonques pleines à craquer parcourent ses myriades de petits cours d'eau. Saïgon avec ses avenues, ses vieilles villas coloniales c'est plutôt l'ancienne ville administrative, aujourd'hui en plein développement.

Mon pays s'étend le long de la mer de Chine sur mille huit cent kilomètres, du nord au sud. J'ai vécu toute mon enfance dans ce sud, grenier à riz du pays, où il n'y a que deux saisons : la saison sèche et la mousson. Pendant la saison ensoleillée qui est très chaude, la gaité de la vie éclate,

CHANT D'AILES

illuminée de fleurs de toutes les couleurs et de fruits exotiques comme les mangues, les goyaves, les longanes, les noix de coco, les bananes...

Au printemps, vers le début de février, c'est le " Têt ", notre nouvel an qui est symbolisé par une fleur ressemblant à celle du cerisier mais de couleur jaune, c'est la " Mai ". Beaucoup de jeunes filles portent ce prénom qui évoque le " renouveau ". La fête dure plusieurs jours, on s'invite les uns les autres et on rénove tout, à commencer par les habits. On fait exploser des pétards pour chasser les mauvais esprits. A cette époque, chaque famille, qu'elle soit riche ou pauvre expose un bouquet de ces fleurs jaunes, devant sa maison ; elles signifient le bonheur. Lors de la mousson, c'est le moment des récoltes et des fêtes campagnardes ; c'est aussi très gai.

Mais à la ville nous ne faisons que subir de violentes et brèves trombes d'eau. Parfois, les égouts mal entretenus débordent ; les enfants nagent dans les rues et les cyclo-pousses naviguent. La circulation devient très difficile. Les gens s'enveloppent d'immenses imperméables transparents de toutes les couleurs. Sur les vélos moteurs, toute une famille de quatre personnes peut s'abriter sous le même imperméable que le conducteur.

A l'époque de mon enfance c'était la guerre et je n'ai pas connu le reste de mon pays ni la nature autrement qu'à travers les livres de géographie. Nous ne pouvions pas nous promener c'était trop dangereux à cause des mines et des bombardements, ni même sortir le soir dans la rue à cause des attaques. Plus tard, très longtemps après être venue en France, j'ai enfin pu visiter mon pays.

J'en ai tout de même gardé de bons souvenirs, notamment

ATELIER D'ECRITURES - ASSOCIATION CONCERTHAU -SÈTE

celui du temps passé avec mes amies de classe. Mais au fond pendant la guerre, nous n'avons pas eu d'enfance. Nous avons souvent côtoyé la mort. Nous avions très peur de ce qui se passait. J'ai hélas perdu un de mes frères dans les combats en 1968, il avait 24 ans et la guerre a continué jusqu'en 1975. C'est alors que je me suis retrouvée en France avec ma famille. Je m'y suis mariée et j'ai eu deux enfants que j'adore mais qui ne se rendent peut-être pas bien compte du bonheur inestimable qu'ils ont de pouvoir vivre dans un pays en paix.

Si je suis heureuse ici, je ne peux cependant pas m'empêcher d'éprouver une grande nostalgie pour le pays qui m'a vu naître et que j'ai dû quitter. Il me manque toujours les odeurs, la lumière, la chaleur et cette verdure intense qui s'insinue partout dans le moindre espace.





Photo Djamel Farès 1990

Tambourineur

*Dominique Le Boucher
A Jean*

*Toujours
Une ombre légère comme un faon
Qui hume la lumière
Deux mains pleines de franchise
Dans la clairière bleue qui fume
D'une forêt d'Afrique matinale
Le battement orange des tambours
Maîtres du temps*

*Un caillou clair
Etreignant l'océan des enfances
Inachevées écoute
A côté d'une termitière
Muette de cris jaunes
Tambourineur a mis la peau de la chèvre blanche
A sécher sur les feuilles de bananier
Une confiance de fruits se réveille
Dans un lit
Où frissonnent des envies de violettes
Toujours
Les tambours font venir le rire de la terre
Dans la tête brûlée des pierres
Fragile la case du cœur ocre rouge
Où elle habite N'a pas de fenêtres
Par où pourraient entrer les oiseaux colibris
Et l'envoler*

*Fragile attente que le caillou pare
De son ivresse salée
Les grands iguanes l'entourent
D'un coup de langue verte
Maîtres du temps ils l'a tentent en vain
Car aux oiseaux colibris elle préfère
Toujours le tambourineur
Qui lave tous les cailloux couleurs
Dans le fleuve rempli d'iris noirs*

*Infinie d'abeilles elle est la reine
L'âme du père qu'elle s'est choisie
Murmure de miel à ses oreilles
Neuve l'âme du père butine l'aurore
En posant ses lèvres ailées sur les petites plaies*

*Et pour que plus rien que pluie n'arrive
Dans la chaleur rêvée d'Afrique
Tambourineur Tambourine
Avec les pieds nus d'enfance
Aux portes de leur jour
Elle et lui
Toujours.*

Mercredi, 26 Juillet 2000

La rose de sable (suite)

*Dans le rectangle
de sable à peine éclairé,
la main,
ensuite, s'était allongée
- toute petite.
Ensuite, à droite et à gauche,
au milieu de la grande nuit,
en faisant avec les doigts
le museau pointu de la souris,
cette main
- qui était peut-être la mienne -
avait continué à chercher.*

*Au bout d'un moment,
parce que ce lieu était un endroit,
elle avait trouvé
l'objet rare,
la chose qu'on ne peut pas expliquer
- la fleur si on veut,
mais sans l'odeur :*

*LA ROSE
DE SABLE*

*faite par le sable
- la rose si belle,
avec le coupant fragile de ses feuilles,
qu'on peut la croire venue de l'homme,
la rose sans tige.*

CHANT D'AILES

Violet plénitude

(...) Générations du baby-boom qui croiraient à nouveau que rien ne serait plus comme avant... Celle des enfants de l'abbé Pierre ; celle des enfants gâtés ou brimés qui monteraient sur les barricades... Celle des parents de la génération pilule et des corps libérés qui manqueraient de pétrole et qui engendreraient les enfants de la génération chômage et de la génération sida. Le raz de marée des années fric, des années Bourse, des années drogue ; des SDF et des sans-papiers ; du loto et du " tac au tac " ... des fonds de pension et des plans sociaux : du rap et des banlieues ; de l'Internet et de l'amour virtuel...

Ils savaient bien ces maîtres qu'ils apprenaient à lire et à penser à de futurs guerriers, à de futurs pères de famille ; ils pouvaient distinguer provisoirement les cancre des bons élèves, mais ils ne pouvaient pas discerner alors la destinée qui serait la leur : anges ou salopards ; anarchistes ou banquiers ; prêtres ou maquignons ; jardiniers ou soldats ; douaniers ou colporteurs ; fonctionnaires ou saltimbanques ; flics ou voyous ; traîtres ou résistants ; apparatchiks ou dissidents... (...)

Et nous n'arriverons jamais à porter sur eux un regard d'adulte tant il est vrai que la jeunesse a figé notre perspective, et que nous avons du mal à réaliser que nous vieillissons ; nous voyons toujours passer les jeunes filles dans la

MÉMOIRES DE MAÎTRES, PAROLES D'ÉLÈVES

rue avec les yeux de nos 16 ans, et nous aurons toujours vis-à-vis de certains souvenirs le regard de l'élève sage ou rebelle... (...)

Les mots auront peut-être perdu de leur fraîcheur et de leur spontanéité, mais j'ai tant à vous dire. J'avais 17 ans et toute la vie devant moi. C'est ce que l'on dit normalement, n'est-ce pas ? Je n'aimais ni les études, ni les professeurs, ni quoi que ce soit d'autre. Les chants d'oiseaux au printemps m'étaient indifférents. L'automne qui sentait déjà un peu la neige me faisait froid dans le dos. Mon regard désabusé balayait quotidiennement le monde, que je trouvais agité et vain.

Les conversations stériles des adultes ne me distraient pas. Les compétitions sans merci de mes camarades de classe me laissaient de glace. Etrange vie que celle que je menais à cet âge-là, quand tant d'autres ont des projets d'avenir, des histoires d'amour et quelques difficultés à entrer dans la vie d'adulte. Mais quand on n'a pas eu d'enfance, on ne sait pas comment on est devenu adulte. Peut-être même suis-je venu au monde déjà adulte. Je ne saurais vous dire.

Mais je m'égare. Un jour, votre vie a croisé la mienne. Vous étiez si jeune. Presque aussi jeune que moi. Vous enseigniez pour la première fois. Vous êtes entrée dans cette salle de classe et avez éclaboussé mon existence, détourné son chemin morne et plat. Votre robe d'été, je me souviens, ne cachait pas grand-chose de votre corps tendu vers la vie. Vos yeux pétillaient au-dessus de votre bouche en bouton de rose qui souriait sans cesse. Cette bouche si fraîche et appétissante. Elle s'est ouverte pour laisser entendre une voix douce et chaude qui semblait sourire. Oui, même votre voix souriait.

CHANT D'AILES

Elle a parlé de Gide, d'Orwell. Elle a lu Montaigne, Descartes, Voltaire et Diderot. Je les ai bus, je les ai avalés cul sec. Je les ai mangés, je m'en suis totalement gavé. Sans vous je ne les aurais pas digérés. Grâce à vous, je ne suis jamais tombé malade. Ni fièvre, ni bouton, ni spasme. Je ne le savais pas, mais, à la seconde où vous avez franchi le seuil de la salle de classe, je faisais des projets d'avenir, je vivais ma première histoire d'amour et être adulte devenait un jeu d'enfant. Je vibraï. Entre vous et la littérature, il n'y avait pas le moindre espace : j'étais fou de vous et fou d'elle.

De cet amour infini est né mon premier roman. J'en étais le père et vous en étiez la mère, sans le savoir. Insolite, n'est-ce pas ? C'est de père inconnu que l'on naît en général. Vous, vous étiez la magnifique mère inconnue. L'année dernière, j'ai eu deux fois 17 ans. J'ai sorti le " bébé " de son tiroir. Un éditeur a accepté de le publier. Il s'est vendu à deux millions d'exemplaires et a même été traduit. Peut-être l'avez-vous déjà lu ? Peu importe. C'est ce livre que je vous offre aujourd'hui, en vous disant merci. Merci d'avoir permis que je vienne à la vie à l'âge de 17 ans, d'avoir été mon plus secret amour. Merci tout simplement. C'est tout contre mon cœur et mon âme que je vous serre dans mes plus audacieuses pensées.

Claude

Editions Libro, 2001

Rue Louis Blanc

Suzanne Blaise

*L'instituteur n'a pas compris :
" La rue Louis Blanc
est la principale rue du village "
Un instituteur pas bête du tout.*

*Amoureuse peut-être,
Mes yeux dans ses yeux puisaient à la source.*

*Il était l'Esprit, le sorcier bantou !
Il avait traîné tous les livres dans son antre
Il me prêtait Dante,*

Mais moi j'avais perdu mon Paradis.

Rue de mon enfance
Poèmes inédits 1936-1939